

VANIA PRATES

La vraie  
Beauté est  
Sauvage

Vania Prates

La vraie beauté est sauvage

© Vania Prates, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6604-5

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Introduction

## Chapitre 1

### Isaure

1920

Mes pas battaient le pavé au rythme de mon cœur. De l'extérieur, on me voyait sûrement comme une jeune femme déterminée, à la démarche assurée, alors qu'en réalité, je ne voulais qu'étouffer le bruit de ma pulsation frénétique.

Angoisse, peur, doute, chagrin.

Chaque pas en avant servait à contrattaquer les idées noires qui envahissaient mon esprit avec de la résolution forcée. Heureusement, mes talons claquaient fort contre la pierre, ce qui déclenchait un écho tout autour de moi, attirant certes l'attention sur ma personne, mais permettant surtout de me faire avancer.

« *Avance, Isaure. Tu dois avancer*, m'avait dit mon père. *Tu es capable de tout supporter, tu verras* ».

En pensant à ces paroles, j'eus un léger sourire, empreint de tristesse et de nostalgie. Il me manquait tellement, et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il avait vu en moi un courage qui n'existait pas. Il m'avait toujours crue plus forte que je ne l'étais, assurément. Car une fois sortie de ce train, dernier rempart entre moi et mon passé, je me retrouvai devant un futur incertain, un monde inconnu et une solitude incommensurable. Que me restait-il désormais ?

Je baissai les yeux et observai la petite valise en vieux cuir que je tenais à la main.

Voilà tout ce que j'avais ! Toutes mes possessions – ma vie – étaient contenues dans cet objet.

Le voyage en train m'avait semblé interminable. Plus de huit heures, sans compter les changements, dont un arrêt à la gare de Nantes où je dus prendre un autre train qui me ferait longer la côte Ouest jusqu'à la ligne de Chemins de Fer Armoricaains, la CFA, jusqu'à Rosporden, qui me conduirait ensuite à ma destination, Châteauneuf-Du-Faou, là où d'après la lettre, on m'attendrait.

La gare que je découvris à mon arrivée, bien que connue comme un carrefour ferroviaire, était sobre ; un simple bâtiment longeant les rails, entourés de barrières en bois légèrement de guingois.

Ceci dit, à mes yeux, tout était nouveau ; les gens, le paysage d'un vert

éclatant, l'architecture bien différente de la petite maison de campagne dans laquelle j'avais vécu depuis ma naissance, et surtout l'automobile rutilante qui me faisait face.

Un homme, élégamment vêtu d'une redingote marron et d'un chapeau, se tenait près du véhicule et fixait avec beaucoup d'attention sa montre à gousset. Mes yeux passèrent sur lui sans m'attarder, puis je me mis à chercher la calèche qui devait me transporter jusqu'au domaine de Dambreville.

— Mademoiselle Devreaux ?

L'homme à la montre s'était avancé furtivement tandis que je fouillais l'horizon à la recherche de ma correspondance, et je fus confrontée à son visage rondelet composé d'un air fringant.

— Euh... oui, balbutiai-je tout en le détaillant.

— Je vous attendais. Permettez-moi de me présenter, dit-il en ôtant son chapeau. Florentin Marchal, Mademoiselle ! Je travaille pour monsieur Dalencourt. Il m'a demandé de venir vous chercher et de vous conduire à sa demeure... je veux dire... votre nouvelle demeure.

Un sourire à la fois jovial et professionnel accompagnait chaque mot prononcé.

Le soulagement remplaça rapidement mon étonnement initial.

Le dénommé Florentin avait un naturel affable qui pouvait mettre n'importe qui en confiance. Il avait à peu près trois fois mon âge, les cheveux poivre et sel, les paupières lourdes, mais avait toutefois l'allure d'un gentilhomme, bien qu'il soit, apparemment, un domestique. Il était habillé avec élégance, le tout s'accordant parfaitement avec la voiture étincelante qu'il conduisait.

— Je suis ravie de vous connaître, monsieur Marchal.

— Permettez-moi de prendre votre bagage.

Il se baissa pour récupérer ma petite valise, puis me fit signe de le suivre vers l'automobile. Je n'en avais jamais vue d'aussi près.

Dans mon petit village natal, peu de personnes avaient la possibilité d'en posséder, et je n'en avais vu passer que quelques-unes, en coup de vent. Je pris donc le temps de l'observer longuement jusqu'à ce que Florentin, percevant ma curiosité, m'informe gentiment :

— C'est une Berliet de type VL, c'est un nouveau modèle. J'ai dû passer pas moins de dix mois à tenter de convaincre notre maître de bien vouloir s'en offrir une, bien que ce ne soit pas le genre de chose qui le fascine. Mais les calèches vont peu à peu disparaître, ce n'est plus qu'une question de temps. Et c'est tellement agréable à conduire.



Il ponctua son discours en m'ouvrant la porte afin de me permettre de m'installer sur la banquette arrière. L'intérieur sentait le cuir, et ce n'était pas inconfortable. Je me surpris à regarder tout autour de moi, appréciant cette nouveauté.

Bien sûr, d'après le peu que m'avait dit mon père sur ce M. Dalencourt, je n'ignorais pas qu'il était fortuné, mais se retrouver soudain engluée dans ce train de vie si différent de ce à quoi j'étais habituée avait de quoi brouiller l'esprit. J'avais beau contempler le volant, les sièges, le capot d'un gris sombre, je n'avais néanmoins pas encore la force de faire le moindre commentaire. Pendant tout le voyage qui nous mena de la gare au domaine, je restai donc muette, un brin soucieuse.

Florentin dut mettre mon attitude taciturne sur le compte de la fatigue car il se garda de faire la conversation, se contentant de me jeter de temps à autre un coup d'œil accompagné d'un sourire bienveillant.

Nous nous éloignâmes de Châteauneuf-Du-Faou, notre destination étant située un peu plus au nord. À ce stade, c'étaient les seules informations que j'avais pu recueillir auprès de mon père mourant.

— C'est un endroit étonnant. Tu t'y plairas, m'avait-il dit. Je serais incapable de retrouver le chemin aujourd'hui, à part peut-être la direction à prendre à partir de la gare. Le nord... toujours vers le nord.

Nous quittâmes rapidement les rues pavées pour un environnement plus boisé. Les murs de pierre laissèrent bientôt la place aux arbres, les routes se transformèrent en chemins de terre. Mon regard ne parvenait pas à s'attarder sur les détails étant donné que la vue défilait devant mes yeux à toute vitesse. Il me semblait bien que nous allions plus vite que le train.

Bientôt, le léger balancement produit par la conduite de Florentin ajouté à ma fatigue extrême eurent raison de moi. Je fermai les yeux et m'endormis aussitôt.

J'avais eu dans l'idée d'observer avec minutie le chemin parcouru, mais mon attention m'avait lâchement abandonnée au profit de rêves peu reposants. Je dormais mal depuis un certain temps. Cela avait commencé quand la pneumonie de mon père s'était déclarée. L'inquiétude, le besoin de rester près de lui et de le veiller le plus possible avaient empiété sur mon sommeil des semaines durant.

Puis, ce terrible jour était arrivé.

Ce jour où, dès l'aube, j'avais dû faire venir le médecin d'urgence car mon père n'arrivait presque plus à respirer. Le couperet était tombé : « *Il n'y a plus rien à faire*, m'avait-il annoncé sombrement. *Votre père est mourant. La*

*pneumonie a affecté les poumons* ». Dès lors, rien n'avait plus compté que les derniers instants que je pouvais passer avec lui. Je n'avais jamais vraiment pensé à ce que j'allais devenir une fois qu'il serait parti, seule, sans famille et sans argent.

Ce fut lors d'un de ses moments de lucidité où la toux ne l'accaparait pas qu'il s'était fait un devoir de veiller à mon avenir. Une simple lettre écrite à un ancien ami dans laquelle il demandait de l'aide. La réponse était arrivée peu avant qu'il ne s'éteigne. Il pouvait partir soulagé, avait-il murmuré.

Quant à cette lettre et à ce qu'elle proclamait, j'en m'en fichais comme de ma première chemise. J'avais perdu mon père, ma seule famille, mon seul piller sur terre. À tout juste vingt ans, sans époux, sans dot, sans connaissances, j'aurais été bien avisée de m'inquiéter de mon sort. Il n'en fut rien. Il n'en était toujours rien, à cet instant, alors qu'on me conduisait vers ma nouvelle demeure. Tout ce à quoi je pensais, c'était que je ne le reverrais plus jamais.

La voiture ralentit à l'entrée d'un petit village. C'était la fin de l'après-midi, le soleil commençait sa descente à l'horizon, mais il y avait encore quelques personnes dans les petites ruelles dallées. Je remarquai alors que certains d'entre eux s'arrêtaient brusquement en voyant l'automobile rouler non loin d'eux.

Depuis mon siège, je pouvais apercevoir leurs expressions. Les hommes fronçaient les sourcils en fixant leur regard sur le chauffeur, puis vers la personne assise à l'arrière, fouillant à travers l'opacité de la vitre. « *De la curiosité* », pensai-je alors, jusqu'à ce que je perçoive une femme prendre subitement son petit garçon dans les bras et l'écarter de notre passage. Elle jeta un coup d'œil apeuré dans notre direction avant de courir se réfugier dans une boutique mal éclairée.

Cette sorte de crainte, je la vis dans d'autres regards, d'autres comportements. Je n'étais pas assez dupe ni assez fatiguée pour penser que leur peur n'était dirigée qu'envers l'automobile. Je savais que beaucoup se montraient encore frileux devant ce nouveau moyen de transport, mais là n'était pas la question.

Je croisai le regard de Florentin dans le rétroviseur et il me sourit à nouveau.

— C'est un petit village, ici, m'expliqua-t-il. Les gens ne sont pas habitués aux nouveaux venus, mais je suis sûr que vous vous y ferez.

— Sommes-nous loin du domaine ? demandai-je en le voyant à nouveau prendre une route forestière.

— Non, c'est au bout du chemin. Nous allons bientôt voir le portail... Le voilà !

Je me penchai légèrement en avant et découvris l'entrée du domaine de

Dambreville. Le portail était imposant, en fer noir, couronné de pics ; à première vue, c'était tout sauf engageant.

Je ne connaissais pas l'histoire de cette propriété, ni comment mon père, sans titre ni sang noble, avait pu développer une amitié avec un homme aussi fortuné. Il n'avait pas eu le temps de me raconter quoi que ce soit à ce sujet. La seule chose que je savais était ce qui était inscrit sur la lettre que j'avais soigneusement ramenée avec moi.

L'ami de mon père se nommait Charles Dalencourt, et c'était à lui que la requête de prendre soin de sa fille lorsqu'il ne serait plus de ce monde avait été adressée.

De toute évidence, cela faisait un moment qu'ils n'avaient pas correspondu car, dans la lettre de réponse que nous avions reçue peu après, ce n'était pas M. Dalencourt Père qui acceptait de devenir mon protecteur, mais son fils : Lucien Dalencourt.

Il promettait à mon père d'honorer l'ancienne amitié que son père avait jadis entretenue avec lui et assurait qu'il prendrait soin de moi.

Et j'en étais là, passant le portail d'un monde inconnu, le cœur serré tant de chagrin que d'appréhension, sans savoir ce qui allait m'arriver ni qui j'allais rencontrer dans cette nouvelle vie.

L'apparition soudaine de la résidence ne fit que me conforter dans mon vacillement. C'était un manoir gigantesque d'une couleur écru, cerné de tourelles et de petits balcons. Le tout entouré par un immense parc, comprenant un espace dégagé, des jardins et une forêt. Je ne parvenais à voir rien d'autre depuis mon poste d'observation, mais ce fut assez pour raviver le doute qui me tenaillait depuis que j'avais pris ce train.

Étais-je vraiment faite pour une telle vie ?

Florentin m'aida à descendre de la voiture. Devant la grande porte d'entrée, je découvris trois femmes et un homme. Ils avaient tous l'air d'avoir quelques années de plus que moi, sauf la femme positionnée devant la petite troupe qui semblait bien plus âgée.

À priori, ils m'attendaient, car à l'instant où je m'avançai vers eux, la première vint à ma rencontre.

— C'est une vraie joie de vous accueillir parmi nous, ma chère. J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Oui, tout s'est bien passé, merci.

Je n'eus pas à me forcer pour lui rendre son sourire, le sien étant



communicatif, et sa gentillesse visiblement sincère. Elle portait un uniforme sombre, différent de ceux des deux autres femmes, ce qui dénotait certainement son statut hiérarchique. Des cheveux gris sombres, attachés sur la nuque, elle se montrait soignée et sa posture était irréprochable.

— N’avez-vous que ce bagage ? demanda-t-elle, surprise en voyant Florentin arriver avec ma seule valise.

Ce dernier lui fit les gros yeux – sans doute avait-il souhaité être plus discret – et la femme se racla la gorge.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas paraître indélicate..., dit-elle sans se démonter toutefois.

Je compris qu’elle avait beau démontrer de la gentillesse, il y avait de la rigidité en elle, et une assurance certaine.

Je secouai doucement la tête, comprenant où elle voulait en venir.

— Je ne suis pas offensée. Je n’ai certes pas beaucoup de possessions, mais je n’en éprouve pas de honte. J’ai toujours vécu ainsi. À vrai dire..., ajoutai-je en laissant mon regard dévier vers la demeure qui me surplombait de sa magnificence, je n’ai rien connu d’autre comme style de vie.

— J’espère que vous vous habituerez à Dambreville, Mademoiselle, déclara alors Florentin.

— Et puis nous sommes là pour vous aider, en cas de besoin, renchérit la femme. Laissez-moi vous présenter le personnel. Je suis Eléonore Haume, l’intendante de cette maison, et derrière moi, ce sont nos femmes de ménage : Catalina et Eulalie. Ainsi que le valet de pied : Aurélien Marchal, le neveu de Florentin.

Les deux jeunes filles – je me demandai même si elles n’étaient pas plus jeunes que moi finalement – hochèrent la tête en signe de respect, mais gardèrent le silence. Heureusement, Aurélien semblait avoir un tempérament plus avenant.

— Bienvenue, Mademoiselle ! Nous sommes tous ravis de vous recevoir.

— Merci, répondis-je en tentant de déceler une ressemblance entre lui et Florentin, cependant le lien de parenté n’était pas frappant.

— Arrête de faire le joli cœur, le rabroua Florentin, et monte la valise de Mademoiselle à l’étage.

— Mais vous devez être épuisée, reprit alors Eléonore, m’évitant de trop réfléchir. Je vais vous montrer votre chambre. Ce soir, je vous propose de prendre votre dîner dans vos appartements, afin que vous puissiez vous reposer, et demain, si vous êtes d’accord, je vous ferai faire le tour du propriétaire.

J’acquiesçai à tout ce qu’elle disait, en lui emboîtant le pas. Je me laissai

guider à travers un hall de marbre beige aux rainures maronnées, le long d'un large escalier tapissé de rouge et parmi des couloirs somptueux.

Pour l'heure, je n'avais pas la force de m'émerveiller ouvertement, ni même de questionner Eléonore sur quoi que ce soit. Elle m'avait promis un bon repas et du repos, et c'était tout ce que je souhaitais.

Je ne m'étais même pas demandé pourquoi le maître de maison ne m'avait pas fait l'honneur de m'accueillir.